

Le toast de l'huissier

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 31

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PREMIER AOUT!

Un de nos lecteurs nous adresse, de Genève, les vers de circonstance que voici :

... Les cloches, tout à coup, dans le soir, ont vibré,
Alors que retentit partout l'hymne sacré
Qui monte de la foule émue et qui tressaille,
On dirait la rumeur d'une grande bataille...
C'est le cri vibrant d'un peuple dont la fierté
S'exhale au souffle pur de ta voix, Liberté!
C'est un cri de bonheur et de reconnaissance
Qui de la nation clame l'indépendance.

Ce fut un jour de gloire, un jour d'apothéose
Comme l'achèvement d'une œuvre grandiose
Le jour où nos aïeux rassemblant leurs efforts
S'unirent à jamais pour la vie et la mort.
Et contre l'ennemi, l'étranger mercenaire,
Dont la force brutale égalait la colère,
Ils opposaient l'amour fervent de leur pays.
A l'appel de sa voix, tous, ils ont obéi.

O Patrie, où sont-ils ces héros, tes enfants,
Ces cœurs nobles et fiers, humbles mais
triumphants ?

Où sont-ils ces héros qui répudiaient le crime,
Ces saints, tous ces martyrs d'une cause sublime,
Farouches défenseurs de notre liberté ?
Votre amour pour la Suisse égalait sa beauté.
Vous nous avez transmis intact cet héritage
Car vous aviez la foi qu'inspire le courage,

Vous exemple demeure et votre ombre grandit,
Héros, mais près de vous nous nous sentons petits.
A mesure que fuit un passé tout de gloire
Nous aimons à chanter ta magnifique histoire
O patrie, en ce jour monte vers ton autel
L'hommage pur, sacré, des descendants de Tell ;
Car leur œuvre est inscrite au livre d'or du monde
Et laisse dans nos cœurs une trace profonde.

Tandis que la douceur de la nuit se balance
Et que le soir s'attarde aux portes du silence,
Dans le recueillement et dans l'immense paix,
On aperçoit là-bas, sur les sombres sommets,
Les feux et les brasiers éclairant nos campagnes.
Partout, au fond des bois, des villes, des montagnes
S'élève un même cri, un même chant joyeux :
Honneur à l'Helvétie et gloire à nos aïeux !

1^{er} Août 1912.

RENÉ FIAUX.

RÉSURRECTION

Vous avez eu certainement occasion de lire, ces jours derniers, dans l'un ou l'autre de nos journaux, un article concernant la conservation des patois de France.

Les Français, vous l'avez vu, s'y sont pris de façon très habile pour immortaliser ces idiomes locaux, d'une saveur toute particulière et qui ont grand-peine à faire face aux assauts de plus en plus fréquents et rudes du cosmopolitisme.

Une expédition de spécialistes avait été envoyée dans les Ardennes. Elle emportait avec elle un phonographe enregistreur. Vous voyez d'ici l'avantage précieux de cette enquête sur celles qu'avaient entreprises précédemment de savants philologues, dont les carnets, bourrés de notes étymologiques et autres, ne vaudront jamais le plus petit disque phonographique, le plus modeste film cinématographique.

Tous les matériaux recueillis ont été rappor-

tés à la Sorbonne, où ils seront soigneusement conservés dans les archives de la « parole ».

L'exploration a duré un mois et s'est étendue sur territoire belge aussi bien que sur territoire français.

Les résultats sont inespérés. Trente localités soigneusement choisies, après un examen comparatif, ont été l'objet d'une enquête spéciale et ont fourni environ 200 disques, qui constituent des échantillons caractéristiques des parlers de toute une région particulièrement intéressante, où le wallon, le champenois et le lorrain se rencontrent et s'entre-croisent.

Les patois, que la concurrence du français menace partout d'une mort prochaine, peuvent ainsi être sauvés de l'oubli et conservés aux recherches des érudits, non plus figés sous des graphies scientifiques ou défigurés sous des orthographes d'emprunt, mais tels qu'ils sont dans leur vivante réalité, avec leur accent, leurs sonorités, leurs rythmes propres. Ici, point de questionnaires, point d'intervention d'un savant qui interroge en français et suggère des formes et des phrases autres que celles qu'il a l'habitude d'employer spontanément. Dans la plupart des cas, il a suffi d'une heure d'acclimatation pour que les paysans des hameaux les plus retirés se missent avec une complète simplicité devant l'appareil, comme ils le faisaient quelques minutes auparavant dans la rue ou « à la fontaine ». C'est la nature même qui a été phonographiée.

Ce beau résultat fait honneur aux Archives de la parole qui n'ont qu'une année d'existence, et qui ont déjà donné tant de preuves d'une féconde activité. Il y a là aussi des monuments historiques. Pour les recueillir, il ne manque qu'un peu d'argent, et la somme à prévoir n'a rien d'effrayant, puisque l'exploration qui vient d'avoir lieu, tous frais compris, n'a pas coûté à l'Université 3000 francs.

* * *

Que ne peut-on faire de même pour nos bons vieux patois romands, auxquels, plus tôt peut-être qu'on ne le suppose, qu'on ne le désire, à coup sûr, il nous faudra très probablement rendre les derniers honneurs ?

Et pourquoi pas, après tout ? Pourquoi ne pourrions-nous faire en Suisse ce que l'on a fait en France ? Ce n'est pas pour des prunes que le phonographe a été inventé, et pas seulement non plus pour nous seriner la *Petite Tonkinoise*, par Mlle ...

Mais c'est le moment, c'est l'instant. Ils se font de plus en plus rares, ceux qui savent et surtout *parlent* encore le patois. Et ceux qui le savent bien *dire*, avec l'accent voulu, sont plus rares encore. Il n'en est plus que quelques-uns ; en cherchant bien, on les trouvera. Et quand on les aura dénichés, en avant le phonographe.

Alors, quand nos petits neveux souriront dédaigneusement au seul mot de patois, quand ils renasqueront, pour une cause assurément bien simple, à la lecture des recueils composés avec un soin pieux par les amis du patois ou avec

une patience de bénédictin par les philologues, on leur dira : Ecoutez !

Et, à ce moment, une voix d'outre-tombe frappera soudain leurs oreilles — car ce sera bien, hélas ! une voix d'outre-tombe. Et ils seront dans le ravissement, à l'ouïe de ce parler savoureux, de ces intonations jusqu'alors inconnues, de ces expressions si pittoresques et si caractéristiques, qu'ils en comprendront tout de suite le sens sans qu'il soit besoin de le leur dire. Jamais le patois écrit, imprimé, ne leur eût révélé tout cela.

Ce sera une évocation vivante d'un temps dès longtemps passé, et ils reconnaîtront alors que leur dédain était injuste, à son égard.

Ce sera une éloquente et irréfutable réhabilitation.

Basse-cour d'artistes. — Un pauvre ménage d'artistes s'est retiré à la campagne ; un camarade va les voir et aperçoit un paon qui s'ébat sur le gazon.

— Vous avez aussi la paonne ? fait-il.

— La panne est dans la maison ! soupire la femme.

Mesure de capacité. — C'était au temps où l'on venait d'adopter chez nous les nouvelles mesures. Deux paysans entrent dans un café. On leur demande ce qu'ils veulent.

— Du vin, bon sens !

— Trois décis ?... Un demi ?...

— Oh ! bast avec ces litres, ces demi-litres, ces décilites, on ne s'y reconnaît plus. Donnez-voilà toujours un hectolitre... pou commencer !

LE TOAST DE L'HUISSIER

C'ÉTAIT à la fin de 1899. M. Marc Ruchet, l'éminent homme d'Etat dont la Suisse pleure la perte, venait d'être appelé au Conseil fédéral. Membre du gouvernement vaudois, il était alors à la tête du Département de l'instruction publique et des cultes. La veille de son départ pour Berne, il prit congé de ses fonctionnaires et de ses employés de la Cité, dans un souper qu'il leur offrit et qu'il assaisonna de paroles savoureuses autant que cordiales dont il avait le secret. Comme en une intime réunion d'amis, chacun se sentait à l'aise. On but à plus d'une reprise à la santé du nouveau conseiller fédéral, avec cette pointe de regret qu'inspirent tous les départs ; on dit des historiettes, on rit et l'on chanta. Seul, l'huissier du Département, feu l'excellent S., demeura muet. Alors, deux pince-sans-rire de secrétaires de lui faire une douce scie : « Père S., c'est à vous de parler !... Allons, un petit toast !... Le chef y compte !... Voyons, père S., cela lui fera plaisir !... »

Prenant la chose au sérieux, le brave huissier finit par se lever, et avec une émotion non dissimulée :

« Monsieur le conseiller,

» Permettez-moi de... de..., permettez... Enfin, quoi ! on vous porte aussi un toast, parce qu'on vous aime bien, parce que... enfin, oui,

parce qu'on vous connaît, vous, tandis que (et ici le front de l'orateur se rembrunit) tandis qu'on ne sait pas qui sera l'autre..., l'autre... enfin, celui qui vous remplacera... »

A ce cri du cœur, un bon rire secoua M. Marc Ruchet et toute la tablée. V. F.

Ultimatum. — Un jeune homme fréquente depuis quelque temps une famille où il y a une fille charmante, à marier.

Mais le visiteur ne se déclare pas.

Il se rencontre l'autre jour au lieu de son pèlerinage avec un ami de la famille et ils se retirent ensemble.

Alors, dans l'escalier, ce dernier demande à brûle-pourpoint au jeune homme !

— Depuis que vous venez dans la maison, vos intentions doivent être fixées, jeune homme. Voyons, que désirez-vous, la main de la fille ou... le pied du père ?

CREBLLIET ET LO MÂIDZO

CREBLLIET n'ein valiâ pas dou bon, pas pi la quava de ion. Lè dzein desant pè lo velâdzo : « Foudrà bin dâi Crebliet po fère on hommo de sorta ». Et l'avant pardieu bin rêson.

Lè cougnessâi tote que lè boune. Vo fasâi bin bon asseimblant po avâi oquie de vo et vo z'arâi quasu met dein sa catsetta ; mâ quand faillâi payî, l'êtâi su que vo tsertsive onna niêze po pas avâi fauta de vo montrâ la couleu de son erdzeint.

Lè principalemeint âi mâidzo qu'ein fasâi quaqu'ene. Quand l'êtâi malâdo, savâi tellameint vo z'eimbobinâ que *l'homme de l'art*, quemet lè z'appelâve, vegnâi tot parâi po couchî lo soigné on bocon. Mâ, quand l'êtâi guîeri, po payî : bernique ! ie preteindâi que l'arâi êtâ pe rido sauvo se n'avâi min z'u de remîdo. Et cein bourlâve noutron docteu, que l'êtâi onna brava dzein.

On coup, vaitcè que la fenna à Crebliet, la Creblietta, vint bin malâda, que l'a faliu chautâ vè lo mâidzo.

— Eh ! mon Dieu ! venî vito, monsu *l'homme de l'art*, vère ma pouira fenna, que l'è binstout fotia, que dit Crebliet.

— Vâ ! vâ ! dêman ! lâi repond lo mâidzo, que l'êtâi avoué dou z'ami, et pu, quand sarâi guérya, sarî payî avoué la mîma mounia que lè z'autro coup.

— Que na, fâ Crebliet, que l'avâi tot parâi pouâire po sa fenna. Per devant témoin, vo prometto cinquanta francs — et dinse lo vilhio compto sarâ assebin fini — oi, vo prometto cinquanta francs — n'è pas rein — sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guîeri.

Lo mâidzo sè décide dan, mâ, qu'a-te pu fère ; l'êtâi 'na maladi qu'on lâi vayâi gotta et, quieinze dzo aprî, l'a faliu einterrâ la Creblietta.

L'affère d'on mâi, lo mâidzo reincontre Crebliet :

— Eh bin ! et mè cinquanta francs ? que lâi fâ.

— Quemet ? Vo dâivo-io cinquanta francs ?

— Binsu, du que l'è êtâ quasu tî lè dzo trâi coup po soigné voutra fenna, et que vo mè lè z'âi promet devant témoin.

— L'è veré, so repond l'autro, vo z'è promet cinquanta francs, sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guîeri. E-te pas dinse ?

— Oi.

— Eh bin ! l'âi-vo tiâfè ?

— Na.

— Adan, vo lâi guîerya ?

— Na, l'êtâi trao tard.

— Eh bin ! se vo n'âi ni tyâ ma fenna, et se vo ne l'âi pas guîerya, d'aprî noutra patse, vo n'âi rein à mè recliama.

Lo mâidzo, que s'atteindâi pas à stasse, s'ein va adan tot motset ein djureint, mâ on pou tard.

MARC A LOUIS.

CELLE QUE J'AIME

Celle que j'aime, m'aime-t-elle ?

A vrai dire, je n'en sais rien.

Mon cœur est comme une étincelle.

Le sien n'est pas... comme le mien.

Est-elle infidèle ou fidèle ?

Je l'ignore complètement ;

Tout ce que je puis dire d'elle,

C'est que je l'aime éperdûment...

Mais si vous croyez qu'elle est belle,

Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire commune,

Vous vous tromperiez plus encor ;

Elle en rend jalouse plus d'une :

La gentillesse est son trésor.

Ses yeux, doux comme un clair de lune,

Ont la clarté du diamant ;

Son sein, que la gaze importune,

Plairait au sérail ottoman...

Mais si vous croyez qu'elle est brune,

Vous vous trompez assurément !

Aussi blonde que la Madone,

D'une Andalouse elle a la peau,

Et ses cheveux, qu'elle abandonne,

Flottent au vent comme un drapeau.

Je fais tout ce qu'elle m'ordonne,

Je l'aime par tempérament ;

Son rire argentin carillonne

A mon oreille à tout moment...

Mais si vous croyez qu'elle est bonne,

Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire mauvaise,

Ce serait une grande erreur ;

Mais elle aime vivre à son aise,

Et le bien-être est son bonheur.

Pour peu que votre esprit lui plaise

Et qu'elle y trouve un agrément,

A raconter quelque fadaise,

Le sien mettra son enjôment...

Mais si vous la croyez niaise,

Vous vous trompez assurément !

Elle a de l'esprit comme quatre,

Quand elle veut bien en avoir,

Et — ce qui fait qu'on l'idolâtre, —

Elle a l'air de n'en rien savoir.

L'existence, — cette marâtre —

Elle l'ignore absolument :

C'est pour elle comme un théâtre

Où tout doit se passer gaîment...

Mais en la croyant trop folâtre,

Vous vous trompez assurément !

Elle n'est pas non plus austère...

« Mais qu'est-elle, dites-le nous ! »

— Quand bien même toute la terre

M'en supplierait à deux genoux,

Je serais forcé de me taire

J'aime toujours fidèlement.

Si vous croyez que ce mystère,

Je le dévoilerai gaîment,

En croyant que je vais le faire,

Vous vous trompez assurément !

(Paris-Théâtre.) EMILE ROCHARD.

Oh ! amour ! — ELLE. — Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi quelque chose de bien doux !

LUI. — Miel !!!

M^{ME} DE POMPADOUR ET ROUSSEAU

LE *Conteur vaudois* a publié, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau, une série d'extraits de ses œuvres. On nous permettra de reproduire aujourd'hui le curieux portrait que faisait de lui M^{me} de Pompadour, dans une lettre peu connue :

« Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite ; il a des idées si singulières, il écrit d'une manière si singulière et si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête ; car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soins que d'autres à être amusants, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant

appris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre il fallait user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. « Non, non, c'est trop », dit le bourreau, « il ne me faut que douze francs ». Il prit donc douze francs, laissant le reste, et se renferma sur le champ dans sa caverne pour s'admirer et se caresser soi-même. Vous m'avouerez que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens cyniques méprisaient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, et n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, et ils avaient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étaient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV : « Ote-toi de mon soleil ! » Cependant j'admire son éloquence et la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valaient beaucoup moins que lui, et je l'aurais obligé très volontiers s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocat, et surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ? »

Plus facile à trouver. — C'est un vrai supplice, par le temps qui court, que de chercher un appartement. Depuis plus de deux mois, Mme *** arpente la ville en tous sens, gravit des escaliers à perte de vue, en quête d'un logis. La maison qu'elle habite va être démolie. C'est donc dire que cela se passe à Lausanne.

Elle vient de visiter un appartement — le sixième de la journée — mais, pour diverses raisons qu'elle ne peut ou veut indiquer, elle ne se décide pas.

— Je crains qu'il ne plaise pas à mon mari, fait-elle à la concierge, qui la reconduit.

— Madame fera ce qu'elle voudra ; mais pour sûr, à ce prix-là, Madame trouvera plus facilement un autre mari qu'un appartement !

« DERNIÈRE NOUVEAUTÉ »

IL est bien tard, semble-t-il, pour parler encore de l'effroyable catastrophe du *Titanic*. La chronique s'est enfin tue sur cet événement mémorable. Ce n'est point trop tôt, certes. Elle s'en est copieusement alimentée pendant quelques semaines, trop copieusement, même, si l'on songe que la nécessité de satisfaire l'insatiable, cruelle et malsaine curiosité du lecteur est sa seule excuse d'une telle débauche de détails, que l'on assaisonnait à plaisir et sans grand souci de vérité de tout ce qui leur pouvait donner ce caractère « sensationnel » indispensable aujourd'hui. Comme si le simple fait, par lui-même, dans toute son horreur, n'était pas suffisant. Il faut du sang et des cadavres au lecteur ; c'est à ce prix qu'il trouve de l'intérêt à son journal ; c'est ce qu'il lui demande en échange du sou ou des deux sous qu'il le paie.

Mais voilà que le négoce, moins scrupuleux et plus cynique encore que la chronique, s'est emparé de cette catastrophe, l'a faite sienne, bat monnaie, sans vergogne, avec la légitime émotion qu'elle a causée.

Nous ne parlons pas des reproductions, des sins et peintures, d'une fidélité plutôt douteuse, qu'on a faites de ce naufrage, sur la foi des récits de rescapés ou de témoins : c'est monnaie